

6. Pascal, Érasme, Tchouang-Tseu...

Pascal, la porte refermée sur son visiteur, entendit dans la rue le bruit du cheval qui partait au galop. Il imagina les étincelles que faisait jaillir le fer des sabots contre les pavés. Il rangea dans le placard la bouteille ouverte pour son hôte. Rinça le verre et le rangea dans le vaisselier.

« L'ai-je aidé à voir clair en lui-même ? se demandait-il. Ai-je, en lui parlant, prié pour lui ? Ai-je pensé, Seigneur, que c'est toi qui m'envoyais ce jeune homme, non pour que je fasse contre lui assaut d'arguments, mais pour que je cherche avec lui le chemin de son cœur, et que je l'éclaire, ou, plutôt, que tu l'éclaires ? Ai-je assez pensé que ce malheureux jeune homme risque, à vivre comme il vit, l'enfer, et ses peines éternelles ? »

Ce qu'il n'a pu dire avec assez de force à celui qu'il ne reverra plus, il l'écrira, non pour ce jeune homme qui maintenant va courir le monde, mais pour ceux qui lui ressemblent et qui se nomment fièrement les « libertins » ; il écrira, écoutant Dieu en lui, un livre, pour qu'ils reviennent à eux-mêmes, reviennent à Dieu. Et que tous soient sauvés. [...]

« J'irai, se dit Pascal, de l'observation du cœur de l'homme, tel que chacun peut le connaître en s'examinant lui-même, à la connaissance surnaturelle de notre cœur telle que Dieu nous la donne, s'il le veut. »

Tout mènera au mystère du Christ, à sa lumière, à son amour.

Le premier signe qu'il trace sur le papier, en haut de la feuille, n'est pas une lettre, mais une croix.

« Si ces papiers, ces liasses, cette encre, ce livre, pouvait sauver au moins une seule âme ! »

À la dernière lueur de la bougie, il écrit la pensée qui lui vient.

Blaise Pascal avait à peine plus de trente-neuf ans lorsqu'il mourut. [...]

Le livre inachevé qu'on découvrit après sa mort est ce que nous appelons ses *Pensées*.

Visite d'un jeune libertin à Blaise Pascal, Les petits Platon, 2011.

Le tapis d'Aladin leur tient lieu de tente.

Marotte prête au jeune homme une longue-vue qui permet de voir, non seulement très loin, au delà même de l'horizon, mais les choses du passé et de l'avenir. Ils voient des escadres aller conquérir des continents, s'affronter... Ils voient sur des chantiers se bâtir des bateaux et dans des fonderies se fondre des canons avec le bronze des cloches.

Ils ne traversent pas uniquement les continents, les contrées, les frontières, mais les siècles ; leur longue-vue leur montre des siècles encore en germe dans les œufs du futur. Ils vont d'une bataille à une autre comme on visite une exposition, un musée, un labyrinthe dans un jardin... L'histoire n'est qu'une tapisserie de sang. [...]

Érasme ne cessait de songer à l'histoire de Babel

Il revoyait une peinture que le peintre de l'auberge, jadis, avait peinte au-dessus d'une porte, au revers de l'enseigne : c'était la tour de Babel. Et cette image était la clef de celle qui sur le mur de la salle commune représentait la folie et le tohu-bohu du monde, son charabia et son charivari, le monde cul par-dessus tête, le Monde. La fable de Babel n'expliquait pas seulement l'origine et la confusion de nos langues et de nos esprits, mais le caractère insensé de l'humaine condition.

Oui, se disait Érasme, Babel est la figure du monde à l'envers et l'image de l'histoire de notre monde. [...]

Érasme s'étonne de voir les gens à travers les toits et les murs devenus transparents, si bien que toute la maison n'est plus qu'une fenêtre. Est-ce grâce aux bécicles que Marotte lui prête pour qu'il s'en chausse le nez ? Il voit aller et venir les gens chez eux comme il lirait dans un livre la vie de cent personnages. [...]

– « Et vois-tu la folie de tes maîtres en philosophie ? »

Il la voit, hélas ! [...]

« Ainsi, ton désir de connaître la vérité, Érasme ! Mais si tu sais déchiffrer autrui, c'est que tu commences à te connaître un peu toi-même. 'Connais-toi toi-même', et tu connaîtras ton semblable ! »

Érasme et le grelot de la Folie, Les petits Platons, 2012.

□

LA JEUNE FILLE : L'empereur écoute son cœur battre aux rives de son absence. Un oiseau passe comme une ombre.

LE SAGE, *il s'éloigne et disparaît. Voix – qui s'éloigne peu à peu* : J'ai rêvé, dit Tchouang-Tseu, que j'étais papillon. Papillon qui fut chrysalide. Et son vol fut fil de soie. Tout l'univers est dans le battement des ailes d'un papillon. Il se pose sur ton doigt, merveille ! Tu dors, tu veilles, tu songes, – empereur, philosophe, papillon. Que ma parole comme le monde soit plus légère que la poudre qui fait de tes ailes, papillon, image de moi-même, âme de mon âme, ce temple nomade dans le vent et les fleurs.

Pause. La lumière a changé.

L'EMPEREUR : Ai-je dormi ? L'empereur se demande s'il a dormi. Il se demande s'il a reçu l'enseignement et la visite du philosophe, son ami. Ai-je rêvé qu'il était là, debout, tranquille dans sa robe de soie, et l'éventail jaune battant des ailes ? Si nul n'a vu ses pas dans le jardin, si nul ne l'a vu s'incliner ici, comment savoir si j'ai rêvé ses paroles, son visage ? Et que croire de ce qu'on me dirait ? Qui m'assure que je ne rêve pas encore ? Et sais-je si j'ai reçu l'enseignement du sage ou plutôt celui du papillon qui feignait d'être, dans mon rêve, Tchouang-Tseu le très subtil ?

UNE FEMME : L'empereur s'amuse et s'inquiète un peu de son incertitude. Il en joue, il s'y prend. Il faut que je sois mon propre maître, puisque toute réponse est à la fin la mienne. J'écoute ma propre sagesse interne sourdre en moi-même, tout au fond, et se moquer et se rire un peu de moi. Tu es seul, dans ton jardin, grand empereur du monde, pauvre empereur. Es-tu si sûr d'être puissant ? Tes os tantôt vont se défaire dans le souffle de ce qui passe ! Mets-tu ton âme dans ce souffle ou dans tes os, muraille fragile ? Étends la main, maître du monde ! Et qu'un papillon, flamme un peu ivre, fleur vive, poisson des brises, paraisse, s'approche, et sur le dos de ta main, tendue comme pour goûter la pluie, se pose, et peut-être un instant s'endorme. Un empereur n'est pas plus redoutable pour ce papillon désinvolte qu'un valet d'écurie, un buisson, cette roche au milieu du parc. Mais tu ne peux faire, puissant seigneur, qu'il vienne et se repose, et feigne de te prendre pour un arbuste, une rose.

La femme s'en va.

L'EMPEREUR : [...] Qu'il m'aime un peu ! et jusqu'à se poser comme un flocon des hivers de mon enfance sur cette main de

vieil enfant qui tremble. Qu'il vienne avant l'orage qui noircit les collines et qu'il me dise que mon cœur profond connaîtra le jardin éternel.

Le Livre des sept jardins, Le jardin du sage et de l'empereur,
THÉÂTRE COMPLET, Tome I, *Théâtre d'encre*, éditions éoliennes, 2017.



« Moi. Qui, moi ? Qui suis-je ? Et qu'est-ce qu'être ? »

Tu recevais cette question comme un coup de foudre – le choc du poisson-torpille dont parle Platon, lorsqu'il évoque la rencontre de Socrate. Un coup de foudre ? mais au ralenti. Un gong t'éveillait. Savais-tu que tu venais de t'éveiller ? Le coup initial en toi résonnerait jusqu'à ton dernier souffle. Il résonne aujourd'hui en moi. Je me le rappelle. Il me rappelle maintenant à moi-même. Tu recevais cette question, cette foudre, comme une semence.

Question par essence philosophique : « Connais-toi toi-même. » Question de la philosophie, de notre philosophie d'Occident, à sa naissance ; et qui fait naître en nous le philosophe, l'homme qui se souvient de soi ; et s'interroge. Question « ontologique » : question de l'être ; de l'être que je suis, qui est mon lien essentiel, nécessaire, avec l'être ; moi, l'être que – si j'ose dire – « j'ai sous la main » : « *Dasein* » ; et qui pourtant m'échappe, insaisissable, incompréhensible – ... *jusqu'à ce que je comprenne que je suis à moi-même un monstre incompréhensible*, écrit Pascal ; et que, de cette contradiction, sur cette faille, j'édifie ma pensée. [...]

Au cours de nos Entretiens, bien des années plus tard, comme je demandais à Lanza ce qu'il dirait à un jeune homme qui le rencontrerait pour la première fois, et l'interrogerait... – « Est-ce que tu sais que tu t'ignores ? » fut sa réponse ; le début de sa réponse. Mais je n'entendis pas les guillemets, je pris pour moi, à l'instant, de plein fouet, sa réponse, sa question ; à nouveau saisi, par la présence ; pris « en défaut ». Je me surprénais absent, distrait. J'étais moi-même ce jeune homme imaginaire, j'étais celui que j'avais été, vingt ans plus tôt. Je me tenais à la surface de moi-même, dans l'écume de la pensée, l'ombre de la conscience. Dans l'oubli naturel de moi-même. Le manque d'attention à soi-même.

Lanza del Vasto, serviteur de la paix, L'Œuvre, 2011.